



Lettre d'information n° 79 du 17 septembre p2/2

www.laramonda.com

48 Des canettes de bière au pied des chênes

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », Charles Mérigot (à paraître un jour)

Nous marchions au-delà de Naya. Pour connaître les arbres, l'histoire aussi, au détour des chemins. Il faut vous dire que Naya, est un petit monde à lui seul, au milieu de la montagne, au milieu des espaces incultes. Naya cela veut dire « l'enclave agricole » et le lieu porte bien son nom, isolé de partout.

Deux heures de marche pour y arriver, sans trop se presser. On dépasse la croix du sud, si j'ose dire ; on laisse sur sa gauche le four à chaux perdu dans la garrigue, on va. Un peu plus loin, je salue l'alouchier, le seul que je connaisse dans cette zone. Peu à peu les pins remplacent les chênes. Les papillons sont de plus en plus nombreux : machaons, argus. Ils semblent heureux même s'ils doivent se méfier des guépiers qui, de la rivière, montent parfois jusqu'ici à leur poursuite et font entendre leurs cris « croui-croui » sur nos têtes.

La busserole couvre les bas-côtés, on dirait que les clochettes blanches de ses fleurs vont se mettre à tinter. Parfois les restes d'un champ de lavande, un vieux mur de parc à brebis qui n'en finit plus de s'écrouler. Le chemin, à ce pas, dure longtemps, si l'on se laisse aller à observer tout cela, à photographier une zygène sur un chardon, un appolo sur une fleur de carotte sauvage. J'envie ceux qui me disent : « tu y arriveras en une heure ». Mais je suis distrait par les appels des bêtes, des fleurs, par les bruits (un homme quelque part utilise une tronçonneuse, des sportifs pressés d'aller « faire leur canyon », klaxonnent sur la route, là-bas, sur l'autre versant). On avance et voici « As bacarizas », et les petites vasques aménagées dans le lit d'un torrent intermittent, pour retenir un peu d'eau le plus longtemps possible. Les champs d'autrefois avaient soif.

La halte obligée c'est à la source d' « a güega ». La source de la limite. Elle a une histoire ancienne et une plus récente. Avant je ne sais, l'eau s'était enfouie sous terre. Mais en 1983, lorsque la soif du pétrole et du gaz s'est emparée de la sierra, quand on vit un peu partout des bulldozers tracer des pistes sauvages, José Maria, qui l'avait connue, eut l'idée d'en détourner un sur quelques mètres et de lui faire percer le petit ravin : et l'eau réapparut. Alors oui, c'est le moment de faire une halte, de remplir les gourdes, de nous asperger le visage au milieu de tous les insectes venus de partout pour ce rare point d'eau. Elle est fraîche, pure, sûre, cette eau. Et elle est bienvenue dans ce désert des hommes. Merci José-María !

Et nous abordons les terres de l'enclave avec le replat de la Candelera. Est-ce là que se dressait la chapelle de Sainte Quitterie ? Et jusqu'à quelle date ? jusqu'au XVIIIe ? Peut-être. Nous avons cherché en vain des restes de murs, quelques pierres taillées. Mais rien, nous n'avons rien trouvé. Il faut bien laisser du mystère pour les autres. Nous ne ramenons que des photos d'orchidées.

Naya, comme Sevil, que l'on voit en face, est le pays des traces, des traces du passé. A peine modifié : une bergerie construite avec des pierres si bien taillées qu'elles ne peuvent que provenir d'un édifice plus noble, une autre qu'un berger appelait « le monastère ». Et j'ai parlé plus haut de ces deux imposants chênes sessiles, centenaires, qui survivent au pied du rocher qui fut jusqu'en 1085, le « castillo de los moros ». Le nom est resté, les Maures sont partis. J'ai entendu l'histoire du « Curé de San Juan » (un village disparu lui aussi, de l'autre côté du canyon), qui venait ici dire la messe et attachait sa mule à un anneau naturel rocheux juste devant un trou rectangulaire dans le rocher et qu'on appelait la « mangeoire de la mule du curé ». Ce pays, ce qui en fait sa grande valeur, c'est bien cela : les traces à peine remuées de toutes les histoires.

Aujourd'hui nous voulons monter jusqu'au col de Naya qui marque le point où l'on voit la plaine, l'extrémité sud de la vallée. Et nous voulons connaître la *Senda Peonera*. Jusqu'à l'arrivée des touristes, la *peonera* était ce chemin. Mais le premier à écrire un livre de « canyoning » a désigné par ce mot la gorge et la rivière qui s'y engouffre à 500 m de là et d'autres l'ont repris. Le canyon s'appelle ainsi maintenant et le chemin disparaît des mémoires. Va pour ce nom, mais il blesse les gens du lieu. Ils ont l'impression qu'on leur vole une part de leur pays et de leur patrimoine. Ils me le disent. Les traces parfois mènent à de fausses pistes.

Pourtant, parmi les traces reste encore l'origine de ce nom : sur ce chemin, trop étroit, il fallait décharger les mules et porter leur chargement à pied sur quelques cent mètres. Et pour cela on disait *chemin piétonnier* en aragonais.

Notre *senda peonera*, monte depuis les derniers champs de Naya jusqu'au col. Elle traverse un bois. Avec de beaux et grands chênes centenaires. Monique m'arrête : au milieu d'eux, un étrange cercle de ficelles tendues sur de petits piquets délimite un espace presque vide d'herbes. De ces ficelles pendent, attachées en plusieurs endroits, des canettes de bière, de fanta ! A l'intérieur de celles-ci, des cailloux. On dirait un cercle magique. Qui vient ici faire de la magie ? des messes noires ? On comprend vite que celui qui toucherait le fil ferait tinter les boîtes. Quel trésor ou mystère renferme ce cercle de ficelles ? Nous sommes à des kilomètres, des heures de marche d'une maison habitée ou d'un village. Alors ? Sans doute notre ami, Antonio, le truffier, nous expliquerait que les sangliers aiment les truffes et qu'il faut les effrayer comme on peut pour les éloigner. (à suivre)

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

